

JEAN BEAUMONT

Le Puma aux Pattes d'Or



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 075

Le Puma aux Pattes d'Or

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 496 : version 1.0

Le Puma aux Pattes d'Or

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Rosario Albeniz et sa femme attendaient Diane lorsqu'elle arriva à Acapulco.

Un télégramme expédié par Diane Roy à Houston, Texas, leur apprenait qu'elle était en chemin. Puis, de Mexico City elle leur téléphona qu'elle obliquait à droite maintenant, vers le Pacifique, en chemin pour Acapulco, et qu'elle arriverait le soir même.

Ce fut au couchant, alors que l'océan se parait de couleurs incroyables, et que toute la ville blanche d'Acapulco devenait rosse, jaune et verte, qu'elle stoppa sa voiture à la grille de la villa des Albeniz.

Aussitôt un domestique se précipita, la grille s'ouvrit et Diane conduisit son auto à l'intérieur des immenses jardins entourant la villa.

Une avenue ombragée de lourds et riches

arbres tropicaux se dirigeait en une longue courbe vers la maison que la luxuriante cachait, tout au fond du domaine.

Sur le porche, avertis par un téléphone bref du gardien de la grille, les époux Albeniz attendaient Diane.

Ce furent de grandes effusions.

Rosario Albeniz et sa femme Lolita n'avaient pas vu Diane depuis trois ans déjà.

Et leur amitié, scellée dans ces années passées, n'avait pas souffert des délais et de l'absence.

C'est à bras ouverts qu'ils accueillirent Diane.

Debout sur l'immense terrasse tuilée qui ornaît le fronton de la maison, ils montraient une grande joie à souhaiter la bienvenue à la Belle Aventurière, plus belle ce jour-là que jamais.

Vêtue d'une large jupe circulaire montrant d'exquis dessous-crinoline, Diane absorbait tout le soleil et cette bonne chaleur à travers le quasi transparent tissu de la blouse audacieusement décolletée, le seul vêtement qui recouvrit sa poitrine désormais célèbre dans le monde entier.

Sur les épaules flottait la masse des riches cheveux roux, flamboyants dans le soleil.

Et pourtant, malgré les effusions des retrouvailles, il flottait un indéfinissable malaise dans l'air.

Diane le sentit tout de suite.

C'était dans le regard de Rosario Albeniz, c'était dans la nervosité de ses gestes, c'était dans une atmosphère de tension qui semblait régner au-dessus d'eux, que Diane devinait mais qu'elle ne pouvait comprendre.

Elle choisit de ne rien dire avant qu'on lui confiât quelque chose.

Et ce fut seulement après le souper, alors que tous trois ils s'étaient installés sur la terrasse, attendant que vienne la belle nuit bleue des tropiques, que Rosario se mit à parler.

– Vous avez remarqué que nous ne sommes pas aussi calmes que nous devrions l'être ? dit-il.

Diane acquiesça.

C'était vrai que ses deux amis montraient une nervosité contenue qu'ils avaient d'ailleurs du

mal à dissimuler.

– J’ai cru m’apercevoir de quelque chose, oui, admit-elle.

– Nous étions contents de savoir que vous veniez nous rendre visite, dit Lolita.

– Remarquez que nous ne vous aurions pas demandé de venir, en ce qui concerne la cause de notre nervosité...

– Mais pourquoi pas ? Je n’abandonne jamais mes amis, rétorqua Diane.

– C’eut été de nous imposer, fit Lolita. Et je n’aurais pas souhaité une telle chose.

– Que se passe-t-il ? demanda Diane.

– Je vais vous le dire, répondit Rosario, et je suis sûr que, vous le disant, vous ne me croirez pas.

– Oh ! j’ai l’habitude du fantastique, vous savez.

– Mais ce qui arrive ici dépasse toute imagination ! Dans la pénombre, il se tenait la main sur les yeux, comme s’il cherchait là

quelque refuge à son désarroi.

Ce fut Lolita qui fournit la première explication.

– Que des gens meurent, dit-elle, il n’y a là rien de fantastique en soi. Mais c’est la cause de la mort et la manière qu’ils sont tués. Voilà le mystère.

– Il faut que vous me racontiez, dit Diane. Tout ceci est un mystère que je ne peux deviner.

– Vous ne pouvez savoir, répéta Rosario, combien nous étions heureux de recevoir la nouvelle de votre visite ici !

– Il n’y a que vous, dans le monde entier, pour ramener la paix et la sérénité ici...

– Je ferai bien mon possible. Mais dites-moi ce qui en est. Vous dites que des gens meurent ?

– Des gens sont tués, répondit Lolita.

– Quelles gens ?

– Comme vous voyez, expliqua Rosario, nous n’habitons pas Acapulco proprement dit, mais une banlieue. Il y a ici quatre grandes villas. La

nôtre, et trois autres qui s'étagent sur le flanc de la montagne. Tiens, vous voyez, en haut et à droite. Il y a un chemin qui part de la Plaza del Flor et qui vient ici. Mais ce chemin ne mène nulle part ailleurs. Cela nous rend donc une sorte d'agglomération, si l'on peut dire. Une sorte de village. Nous avons même une chapelle, sur nos terrains, et entre la villa et celle de Cortez, mon voisin, il y a une boutique où nous trouvons les nécessités de chaque jour. Plus haut, un petit café, pour nos domestiques.

– Vous vous suffisez à vous-mêmes, en somme.

– Oui, jusqu'à un certain point.

– Et c'est ici que des gens ont été tués ?

– Oui. D'abord, dans la villa de Cortez, ensuite dans celle de Frejéan, un Français, la troisième villa en haut, puis dans la mienne ensuite et finalement dans celle de Grijas, au sommet de la montagne.

– Ces gens qui ont été tués, étaient-ils des domestiques ?

– Oui.

– Jamais personne des villas mêmes, des familles ?

– Pas encore mais je sais bien que cela viendra.

– Comment le savez-vous ?

– Parce que les crimes ont été commis, à raison de un par soir, selon un plan qui nous a été révélé d’abord...

– Qu’est-ce que vous dites là ?

– Ce plan nous a été révélé, nous savons qu’il mourra un serviteur par soir...

– Mais depuis combien de temps cela dure-t-il ?

– Depuis... Oh ! les morts elles-mêmes ne durent que depuis dix jours mais le reste...

– Le reste ? Quel reste ?

– Tout ce qui a précédé, soupira Lolita... C’est bien long à raconter, mais il vous faudra le subir, si vous voulez être au courant des détails.

– J’ai besoin de le savoir.

– Je vais le résumer en quelques mots, dit Rosario Albeniz. Ce qui arrive n'arrive qu'à nous, de ce groupe de villas isolées. Il y a deux mois, chaque propriétaire a commencé à recevoir des menaces. Ce n'était rien de précis, et au début, nous avons déduit qu'il s'agissait d'un fou.

– Au début ?

– Oui.

– Et après ?

– Nous commençons à hésiter. En anglais, Shakespeare a dit : There's method in this madness... Il y a un plan d'ensemble, c'est assez évident.

– Qu'est-ce qui s'est produit ?

– D'abord, nous avons reçu des messages...

– Par la poste ?

– Non. Nous trouvions le message le matin, bien en évidence.

– Un message écrit ?

– Oui.

– Grossièrement ?

– Non. Assez bien présenté.

– Donc vous avez affaire à quelqu'un d'assez haut niveau. Le peuple ici, vos domestiques, ne sait pas lire et encore moins écrire.

– C'est vrai.

– Les messages, que disaient-ils ?

– Au début, des menaces voilées, imprécises. J'ai gardé tous les messages. Je vous les montrerai.

– Et ensuite ?

– Ensuite les menaces se sont précisées. Finalement, l'un d'eux nous avertit qu'à partir de cinq jours après réception, une personne par jour mourrait, dans chaque villa à tour de rôle...

– Et c'est arrivé ainsi ?

– Oui.

– Cinq jours plus tard ?

– Oui. Et depuis ce temps, un par jour. Chaque villa possède une douzaine ou plus de domestiques... Alors vous comprenez...

– Oui...

– Naturellement, le règne de terreur a eu ses conséquences. Pour ma part ici, j'avais dix-huit domestiques, trois sont morts, et dix se sont enfuis. Il ne m'en reste plus que cinq, mais je me demande combien de temps ils vont rester.

– Mais tout ceci doit avoir un but. Enfin, que veut-on ? Que cherche-t-on ? demanda Diane.

– Voilà le mystère.

– Mais si l'on cherche à vous apeurer, il doit y avoir une raison. Est-ce une vengeance ?

– Contre nous tous ? Pourquoi ?

– Oh ! les raisons peuvent être nombreuses...

– Nous nous sommes réunis, déclara Lolita. Tous les propriétaires des villas. Nous avons tenté de trouver quelle vengeance pouvait s'exercer contre tout le groupe...

– Et vous n'avez rien trouvé ?

– Non.

– Les lettres de menaces ne disaient pas pour quel motif l'on allait tuer des gens ?

– Non.

- Et par la signature ?
- Non plus...
- C'est bizarre...
- D'autant plus que la signature est bizarre.
- Ah ! oui ?
- Chaque lettre était signée : LE PUMA AUX
PATTES D'OR...
- Comment ?
- C'est un peu ridicule, n'est-ce pas ? Mais
c'est comme ça. Le Puma aux pattes d'or.
- Mais ce n'est pas tout, ajouta Lolita. Chaque
personne tuée a été littéralement égorgée et les
blessures démontrent hors de tout doute que c'est
un puma qui les a tuées.
- Ou alors, compléta Rosario, un instrument
qui a la forme des griffes de puma...
- Brrr, frissonna Diane, c'est macabre.
- Oui, admit Lolita. Sans compter que chaque
blessure portait aussi de la poussière dorée...
Simple peinture de bronze, à l'analyse, mais pour
les Indiens superstitieux, il ne faisait aucun doute

que c'était de l'or...

– Alors les domestiques sont au courant des lettres, des menaces ?

– Comment voulez-vous qu'il en fut autrement ? Les messages étaient affichés dans les maisons, à la vue de tout le monde...

– Et, naturellement, conclut Diane, leur imagination, leur esprit primitif a fait le reste... Les moins braves ou les plus raisonnables ont fui.

– Restent seulement ceux que la loyauté retient. Et ceux-là...

– Puis, déclara Lolita, songez que nos maisons sans domestiques ne sont plus vraiment habitables. Nos immenses terrains... Ici seulement, j'ai vingt-trois pièces. Nous avons besoin de cinq hommes pour les jardins, de trois servantes pour la maison. Et comme nous avons aussi des voitures, des serres, une installation électrique complète, il nous faut du personnel en conséquence. Ces gens partis... Il ne nous reste que cinq domestiques. La maison va comme ci comme ça et nous ne pourrons tenir longtemps...

- Vous dites que les messages étaient placés la nuit ?
- Oui, répondit Rosario.
- Vous n’avez pas songé à faire établir une surveillance ?
- Oui.
- Et alors ?
- Lorsque le guet se faisait la nuit, les messages arrivaient de jour.
- Ça alors !
- Lorsque le guet a été constant, les messages ont été mis à la poste à Acapulco.
- Donc il y a une ou des complicités parmi vos gens.
- Probablement.
- Vous ne soupçonnez personne ?
- Qui soupçonner ?
- Au fond, il y a un moyen de le savoir de façon irréfutable.
- Je voudrais bien savoir laquelle.

– Elle est impossible, remarquez. Vous seriez coupable de procéder de cette manière.

– Expliquez-vous.

– Lorsque tous les domestiques auront fui ou seront morts, celui ou celle qui restera...

– Aura été épargné...

– Donc sera le complice...

– Oui, admit Lolita, c'est le seul moyen, en effet...

– Et le moyen impossible, déclara Rosario. Il faut que nous trouvions le coupable avant que d'autres morts ne se produisent.

– Une par soir ?

– Oui.

– Donc, ce soir encore.

– Cela devrait être ainsi, oui.

– Il faut surveiller...

Rosario se leva, amena Diane à la balustrade de la terrasse...

– Regardez, dit-il.

Dans le crépuscule, tout le flanc de la montagne s'étalait à leurs yeux. Les villas, les immenses jardins.

– Comprenez-vous ?

– Il était matériellement impossible d'établir un guet partout. Il aurait fallu une centaine d'hommes...

– Et la police, demanda Diane, que fait-elle ?

– Elle vient pour chaque mort, elle constate, elle s'en va.

– Rien de plus ?

– Vous voulez mon idée ?

– Il y a du louche ?

– Oui.

– En quel sens ?

– J'ai l'impression que ces crimes, la police ne veut pas leur trouver de solution.

– Ce serait louche en effet. Qui vient ici ?

– Le chef du service des homicides, un Chorro originaire de Cuba. Un homme taciturne, mal

poli, à qui nous ne pouvons parler.

– Pourquoi ?

– Il nous dit que s'il veut savoir quelque chose, il nous questionnera.

– Et il ne vous questionne pas ?

– À peine le nécessaire, à peine assez pour que cela compte.

– Mais pas de véritable enquête ?

– Non. À moins qu'il ne travaille en secret. Mais où ? Et en questionnant qui ?

– Vous n'avez jamais parlé au chef de police ?

– Il a joué l'ignorance, il nous a référés à ce Chorro...

– C'est à tout le moins de la grande paresse...
Combien de morts ?

– À date, dix-sept...

– C'est un chiffre... Je trouve bizarre que la population d'Acapulco ne soit pas en état de panique !

– Je vais vous apprendre la chose la plus

surprenante.

– Laquelle ?

– À partir du cinquième mort, les journaux ont cessé d'en parler.

– C'est plus que bizarre en effet.

– La véritable conspiration du silence.

– Je n'y comprends rien.

– À moins, opina Diane, qu'il ne s'agisse là de la chaleur du jour...

– J'admets, interrompit Rosario, que nos gens remettent facilement à demain ce qu'ils pourraient faire aujourd'hui. Mais il leur reste assez d'émotivité pour que dix-sept assassinats en moins de trois semaines soulèvent en eux au moins un simulacre d'inquiétude !

– Oui, évidemment.

– Je crois donc que quelque chose se passe...

– Vous parlez de la police d'Acapulco ?

– Non. En cet endroit ici, nous dépendons de la police de San Lucia, qui n'a rien à voir avec celle d'Acapulco.

Diane réfléchissait.

– Vous ne savez pas à quelle heure les crimes sont commis ?

– Oui... Oui, les cris des victimes s'entendent à une lieue à la ronde.

– Et c'est... ?

– C'est vers trois heures du matin...

– Et vous dites qu'il n'y a qu'un chemin menant ici ?

– Oui.

– On peut accéder autrement, disons par l'arrière, par la campagne ?

– Pas facilement. Nos villas sont dans une sorte d'enclos. Derrière, surtout, il y a un mur assez élevé. Oh ! je ne suis pas assez naïf pour croire qu'on ne peut l'escalader ! Mais... enfin, je crois que c'est par la route... si quelqu'un vient de l'extérieur...

– Rosario, vous n'avez pas l'air convaincu que ces assaillants viennent de l'extérieur.

– Oh ! je ne dirais pas que je ne suis pas

convaincu... Ce n'est pas comme ça. C'est plus vague que ça dans mon esprit.

– De toutes façons, fit Diane, il n'y a que deux alternatives. Ou les crimes sont commis par quelqu'un qui habite les villas, ici. Ou alors ils sont commis par quelqu'un de l'extérieur. Si vous me permettez, je vais procéder logiquement.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous voulez que je fasse enquête ?

– Oui.

– Alors, voici : d'abord, je vais tenter de découvrir, hors de tout doute, d'où proviennent les attaques. J'agirai ensuite en conséquence...

– Que ferez-vous ?

– Ce soir, je ne vais pas me coucher. Plutôt je vais monter la garde.

– Mais si vous ne savez pas où le crime sera commis... ?

– La route. Je vais surveiller la route. Toute la nuit s'il le faut. Si rien ne vient de ce côté, je ferai établir un guet demain soir, pour entourer

complètement l'agglomération des villas. Si rien n'est signalé de cette façon, et si un crime est commis quand même nous devons conclure que l'attaque vient du dedans. Et alors je dirigerai mon enquête là où il faudra...

II

À minuit, Diane sortit de la maison des Albeniz.

Pour éteindre tout soupçon, ils avaient convenu de sembler veiller paisiblement et se coucher vers onze heures.

Il ne fallait pas, surtout, que l'on soupçonne la présence de Diane la Belle Aventurière.

Évidemment, le danger restait qu'elle ait été reconnue, mais il fallait bien que le risque se prenne.

Aussi agirent-ils avec le plus de naturel possible, se couchant sans faire mine de rien vers onze heures.

D'ailleurs, Diane avait assuré à Rosario qu'elle n'avait besoin de personne et qu'elle préférait de beaucoup agir solitairement.

Elle quitta la maison par une poterne à

l'arrière, et se glissa dans les épaisses frondaisons du jardin.

Rosario lui avait indiqué comment elle pouvait, de cette façon, se rendre jusqu'au coin extrême du terrain, là où la muraille longeait le chemin. Une autre poterne se trouvait là, récemment huilée dans ses gonds, et qui pouvait s'ouvrir sans aucun bruit.

C'est par là que Diane atteignit le chemin.

C'était plus un large sentier qu'un véritable chemin.

Sans pavé, de terre rocailleuse, il serpentait du haut du flanc de pente jusqu'au bas, bien en bas, où passait, le long des rives du Pacifique, un grand chemin pavé menant vers Acapulco.

Sentier plutôt que route mais assez large pour que passe une auto.

Il serpentait sous les bougainvilliers, sous les figuiers d'ornement, sous les acacias et les chèvrefeuilles des tropiques.

D'un tournant à l'autre, on n'apercevait plus rien.

C'était une sorte de voûte se rejoignant au-dessus.

Il régnait un noir d'encre, même par cette nuit étoilée.

Diane marcha jusqu'à l'extrémité de la dernière villa, puis encore un peu.

Elle n'avait rencontré personne encore, ni entendu le moindre bruit suspect.

Elle choisit un tournant qui lui semblait ouvrir sur un panorama un peu plus complet.

Là, elle se dissimula dans les arbres.

Où elle était, fut-il venu quelqu'un sur le chemin, même s'il avait une torche, il n'aurait pas soupçonné la présence de Diane.

Et elle attendit.

À sa montre au cadran lumineux, il fut bientôt une heure. Puis deux heures. Du bas de la pente, aucun bruit. Ni du haut d'ailleurs.

Si quelqu'un s'était fait égorger, la chose avait été accomplie silencieusement. Rien, personne... Le silence de la nuit.

Bien loin, parfois, un klaxon, le grondement d'une auto.

Trois heures vint.

Diane commença à se demander si elle n'opérait pas cette vigie pour rien.

Mais soudain elle perçut un bruit.

Un bruit qui l'étonna un peu. Ce n'était pas ce à quoi elle se serait attendu.

Une auto montait.

Mais tout doucement, pour rouler dans le plus grand silence possible.

Bientôt elle distingua les éclairs fugitifs des phares perçant une seconde à travers les feuillées.

Était-ce un voyageur montant ici de façon légitime ?

C'était bien possible.

Quelqu'attardé revenant chez lui, dans l'une des villas...

Mais tout, à coup les phares s'éteignirent et l'auto continua à monter.

L'on risquait le trajet en plein noir, donc c'était parce que la présence de cette auto n'était pas tout à fait catholique.

Diane se raidit...

Deux secondes plus tard l'auto stoppait, presque vis-à-vis d'elle, sur le chemin.

La portière s'ouvrit, un homme descendit qui partit en courant vers le haut du chemin.

Mais un autre homme restait dans l'auto.

Et Diane, songeant qu'en ne poursuivant pas le passager, elle sacrifiait une vie probablement, mais pour en sauver beaucoup d'autres, ne bougea pas.

Elle resta totalement immobile.

Depuis si longtemps qu'elle attendait dans le noir, ses yeux s'étaient habitués.

Et elle voyait presque bien.

L'homme dans la voiture était gros.

Il fumait un cigare dont parfois la braise luisait dans l'obscurité.

Il attendait, dans l'immobilité la plus

complète, sorte d'énorme et immobile statue orientale.

Et l'auto, voilà qui était à tout le moins stupéfiant, était une grosse Cadillac de très récent modèle.

Il y eut un cri étouffé, très loin plus haut.

Cinq minutes plus tard, le passager débarqué à l'arrêt revenait en courant à toutes jambes, enfilait dans la Cadillac, qui démarrait, à reculons...

Diane se souvint que deux cent pieds plus bas, il y avait possibilité de tourner pour une auto...

Elle renonça donc à poursuivre dans cette direction.

Songeuse, elle remonta vers la villa des Albeniz.

Elle était encore loin de la solution mais ce qu'elle savait n'était pas négligeable.

Et pourrait peut-être suffire.

III

Au déjeuner le lendemain matin, elle retrouva Rosario et Lolita sur la terrasse.

– Et puis ? demanda Rosario. Vous avez du nouveau ?

– Peut-être, oui, peut-être, dit évasivement Diane.

– Un autre homme s'est fait tuer, dit Lolita.

– Oui, j'ai entendu son cri mais de loin, commenta Diane.

Lolita ouvrit des yeux grands en direction de Diane.

– Vous n'étiez pas... ?

– Non... Non, j'ai préféré savoir autre chose... en fait, la chose que je soupçonnais...

Elle se tourna vers Rosario.

– Est-ce que vous connaissez quelqu'un à

Acapulco, ou dans les alentours qui a une grosse Cadillac noire ? C'est un homme plutôt gros, qui fume le cigare.

Rosario fouilla dans sa tête.

– Non... Non, dit-il, je ne connais personne... Enfin, je ne sais pas... La description que vous me faites ne me dit rien.

– Et vous ? demanda Diane à Lolita.

– Même chose... Évidemment, nous nous ne connaissons pas tout le monde dans les parages. Acapulco est tout de même une grande ville.

– Oui, c'est vrai...

– Et nous sortons très peu, ajouta Rosario.

Diane plissa le front.

– Voyez-vous, dit-elle, la solution est là. Si je trouve cet homme, j'aurai trouvé le criminel. Restera évidemment à savoir pourquoi il a tué et tue encore.

– Mais si vous le trouvez, interrompit Lolita, pourquoi ensuite savoir pourquoi ?

– Parce que, ma chère, le pourquoi des crimes

sera la preuve. Pour l'instant, mon seul indice et ma seule preuve, c'est la silhouette d'un gros homme, fumant le cigare et attendant dans son auto, tous feux éteints, que quelqu'un aille tuer pour lui une victime de plus.

– Je comprends, fit Lolita.

Diane se leva.

– Maintenant je vais à Acapulco. J'ai jusqu'à ce soir pour retrouver l'homme... C'est peu.

– Pourquoi seulement jusqu'à ce soir ? demanda Rosario.

– Parce que si je ne le trouve pas avant, une autre victime périra ce soir. Et je voudrais bien empêcher la chose...

Une heure après, Diane était assise à la terrasse d'un café à Acapulco.

Il y a une petite place charmante dans cette ville.

Une place colorée, bruyante, pleine d'animation.

Une centaine de magasins, de cafés d'étalages

l'entourent.

Et au centre, une fontaine lance joyeusement ses arcades d'eau limpide.

Diane avait pris place à la terrasse d'un café.

À vraiment dire, elle ne savait par où commencer. Il y avait sûrement plusieurs personnes à Acapulco possédant une Cadillac. Et comme la plupart des Mexicains deviennent gros passé la quarantaine, sûrement que le « gros homme » dans sa Cadillac ne serait pas facile à dénicher...

Surtout que la plaza grouillait de gens.

Et pourtant, Diane avait beau réfléchir, chercher en sa tête quelque moyen pratique et rapide de trouver son homme, elle ne trouvait rien.

Le problème était insoluble.

Pour l'instant, en tout cas, elle se demandait que faire en premier.

Et même, que faire tout court.

Elle sirotait sa consommation doucement,

attendant que quelque miracle se produise.

Et – serait-ce l'intervention de ce saint Jude, patron des causes désespérées ?... – voilà que soudain Diane se redressa sur sa chaise.

Droit à gauche du café, à cinquante pas à peine, une grosse Cadillac vint s'arrêter.

À un tel angle que Diane se trouva, par rapport à cette voiture dans le soleil, au même endroit de vision qu'elle avait occupé la veille, durant la nuit.

Et elle ne se trompait pas. L'homme au volant, lourdement assis là, fumant le cigare, c'était bien le gros homme de la veille...

Il sortit de sa voiture, la contourna, vint sur le trottoir qu'il traversa et entra dans une échoppe singulièrement étroite, qui était calée entre le café et un magasin de souvenirs d'Acapulco.

Diane avait, par instinct, suivi les gestes de l'homme, se levant de sa table au moment même où il entra dans l'échoppe.

Elle vit que sur la porte y était inscrit un nom : « AMERICAN ENTERPRISES SPA ».

Sans raisonner plus avant elle poussa la porte et entra. À sa surprise, ce fut le gros homme lui-même qui l'accueillit. Selon toute apparence, il était ici chez lui.

Un peu déconcertée, Diane chercha désespérément en sa tête quelque raison plausible qu'elle pouvait avoir d'être là. Une idée folle qu'à causer avec cet homme, il se couperait peut-être dans son discours.

De toute façon, ça valait le coup.

L'homme souriait à cette belle rousse, au décolleté encourageant, aux formes appétissantes, à la beauté vraiment hors-pair, qui tout à coup, il ne le niait pas, semblait lui tomber du ciel.

– Mademoiselle ?

Il s'était adressé en anglais, mais son accent trahissait sa nationalité mexicaine.

– Pardonnez-moi de faire intrusion ici... Je suis étrangère à Acapulco, je cherche quelque chose, et je me demande si vous ne pourriez m'aider.

C'était une phrase ambiguë, et l'homme

pouvait l'interpréter à sa façon.

– Veuillez vous asseoir, mademoiselle.

L'échoppe avait à peine la largeur d'un couloir.

Au devant, un demi-comptoir et de la place pour passer.

Au fond, un pupitre.

Le gros homme n'avait qu'à peine la largeur voulue pour s'insérer derrière.

Devant le pupitre, une chaise à bras.

L'ameublement était modeste, le bureau assez vétuste, exhalant une odeur de moisi.

Diane se demanda quelles sortes d'affaires pouvaient bien être transigées en cet endroit.

Elle prit place dans le fauteuil à bras, s'installa et y mit le temps. Dans sa tête, elle composait le dialogue des instants qui allaient suivre.

– Que puis-je pour vous ? demanda l'homme.

Depuis quelques instants, il regardait sa visiteuse avec des yeux plissés, porcins. Un bizarre sourire lui jouait sur les lèvres.

– Voyez-vous, fit Diane, je suis à Acapulco depuis un mois déjà. Et j’y serai encore un autre mois. Or, j’aurais quelques affaires à confier à une agence, des affaires se trouvant à Détroit. Je ne veux pas que ces choses soient accomplies par ma banque, ou par l’Américain Express. J’ai vu le nom de votre firme, AMERICAN ENTERPRISES, et je me suis dit que vous pourriez peut-être...

Elle laissa traîner sa voix...

– Je me nomme Brados, dit l’homme. Le nom de mon entreprise peut tromper. Je ne suis pas Américain...

Il huma une bouffée de son cigare.

– Mais, continua-t-il, j’ai des correspondants un peu partout aux États-Unis. Je puis probablement m’occuper de votre affaire...

– Ce n’est pas urgent, et ce n’est pas très compliqué... Si vous pouvez en prendre charge, je serais heureuse de venir vous donner de plus amples renseignements demain...

– Bon... Je suis à votre disposition.

– De quoi s’occupe votre firme normalement ?

Le gros homme eut un sourire un peu narquois.

– Pourquoi voulez-vous savoir ?

– Oh ! simplement en rapport avec ce dont je veux vous charger. Ce sera plus facile pour vous si vous transigez déjà dans ce domaine...

– Ici, fit le gros homme, nous nous occupons surtout d'exploration minière. J'ai quelques propriétés en exploitation. J'attends des nouvelles au sujet d'une autre, vraiment merveilleuse... Vos affaires concernent les mines ?

– Il y a sûrement un destin. C'est justement à ce sujet que je voulais vous voir demain.

— Ah ? C'est bizarre. Une jolie fille comme vous s'occuper de mines... ?

– Il n'y a rien de bizarre là-dedans. Mon oncle et mon père possédaient une mine. Ils sont morts tous les deux et me l'ont laissée. C'est une très grande mine d'uranium, au Canada.

Le gros homme ne bronchait pas.

Si Diane avait espéré soulever la cupidité de Brados, elle en était pour ses frais.

Il la regardait sans que son visage ne reflêtât la moindre émotion.

Ce qu'elle avait dit aurait pu être dit à un mur...

Diane se leva.

– Si je reviens ici demain, à la même heure, serez-vous là pour que je vous explique cette affaire dont je voudrais vous charger ?

Brados se levait à son tour, contournait son pupitre tant bien que mal et venait près de Diane.

Ce qu'il avait dans le regard était une cupidité d'une autre sorte. Il ne pouvait, semblait-il, enlever les yeux de sur la poitrine de Diane, que le nylon – bien qu'opaque – de la blouse avait peine à cacher.

Il étendait les deux mains et Diane se sentit prise par la taille.

– Il serait dommage, dit l'homme d'une voix sifflante, que vous quittiez mon bureau si vite. N'auriez-vous pas le temps de causer un peu ? Tiens, il fait chaud ici. Si je vous conduisais chez moi ? J'ai une villa au bord de la mer, une

Cadillac ici à la porte. Nous pourrions nous installer au frais sous une tonnelle, regarder la mer, et boire une fraîche consommation tout en apprenant à nous mieux connaître.

Ses mains ne restaient pas immobiles.

D'abord elles s'étaient régalées du corps tiède de Diane, nu sous les vêtements. Puis, elles étaient lentement remontées de la taille et maintenant les paumes étaient appuyées sur les côtés des seins de la fille.

Des seins nus sous la blouse aussi, des seins dont Brados pouvait goûter l'exquise fermeté...

– Je vous en prie, fit Diane d'un ton sec. Enlevez vos mains ou j'appelle la police.

La porte du bureau était restée ouverte.

Sur le trottoir, debout examinant la place, il y avait un policier.

Un cri de Diane, il accourrait et Brados pouvait se trouver en mauvaise posture.

L'homme, la gorge sèche de tant de désir en lui, enleva à regret ses mains.

– J’ai peut-être été trop vite, dit-il, mais je vous invite quand même à venir chez moi.

Diane secouait lentement la tête.

L’homme porta la main à la poche de son veston. Quand la main reparut, elle tenait un court mais efficace couteau à la lame tranchante comme un rasoir.

– Tout peut se faire si vite, dit-il, que vous ne pousserez même pas une plainte, et le policier ne saura rien.

D’ailleurs le policier s’en allait. Diane vit avec désespoir qu’en deux secondes elle serait complètement à la merci de ce gros et dégoûtant personnage.

Brados souriait, montrant des dents jaunies.

– Je vous répète l’invitation que je vous faisais, dit-il. Venez chez moi, Diane Roy, la Belle Aventurière. Nous y causerons de mines...

Diane aurait été frappée du poing à la figure qu’elle n’en aurait pas été plus stupéfaite.

Cet homme la connaissait.

– Il s’était joué d’elle.

Se croyant bien experte, elle avait cru se jouer de lui, et c’était lui qui pouvait maintenant triompher.

– Vous avez compris ? dit-il.

Elle inclina la tête.

– J’ai compris.

– Alors, bien gentiment, ma chère Diane Roy, vous allez sortir devant moi, monter dans la Cadillac, et nous allons nous rendre chez moi !

Toutes les facultés de Diane étaient en complet éveil. Et soudain elle trouva la clé du plan qu’elle cherchait. Brados n’allait pas utiliser un revolver à cause du bruit. Userait-il d’un couteau en pleine plaza, alors que des centaines de gens l’entouraient ? Il fallait qu’il eut une bien piètre opinion de l’intelligence de Diane et un espoir peu commun en sa naïveté, pour croire qu’elle se laisserait faire.

Ils sortirent sur le trottoir.

En effet, la foule était dense.

Mais Brados marchait tout près d'elle et nul n'aurait pu deviner que Diane avait un couteau braqué justement vis-à-vis le foie. Un coup sec et l'organe serait transpercé. La mort certaine et presque instantanée.

D'autre part, Diane était sûre qu'il n'oserait pas frapper.

Ils avaient traversé le trottoir et se trouvaient devant la Cadillac.

Diane eut soudain une sorte de cri triomphal, elle se jeta de côté, pivota sur les talons, et partit à courir.

Médusé, laissé là le couteau à la main, Brados, bouche bée, regardait aller sa captive.

Diane, elle, fuyait à toutes jambes. Elle n'avait qu'une idée en tête : retourner au plus vite à la villa des Albeniz.

Elle avait à y savoir bien des choses qu'on avait négligé de lui dire.

Elle héla donc un taxi au poste à l'autre extrémité de la place, jeta l'adresse de la villa et glissa un billet de vingt pesos sur la banquette du

chauffeur en lui enjoignant de se rendre là à toute vitesse.

IV

À la villa, elle trouva Rosario et Lolita sur la terrasse.

– Du nouveau ? constata Rosario.

– Cela se voit sur votre visage, ajouta Lolita.

– Oui, je crois que le destin est bon pour nous...

– Vous avez trouvé votre homme ?

– Peut-être, oui...

Un grand soulagement se fit sur le visage de Rosario.

Machinalement, alors qu'elle parlait, Diane avait levé les yeux vers la colline sur laquelle les villas s'étaient étalées.

Elle cherchait à deviner quelle formation géologique se trouvait là, et s'il était possible de trouver un mobile à des crimes qui apparaissaient

de plus en plus insensés.

Il ne fallait pas oublier que le gros Brados admettait sans ambages qu'il s'occupait de mines et d'organisations minières. Le secret se trouvait-il donc là ?

– Dites-moi, demanda-t-elle aux époux Albeniz, n'avez-vous jamais été approchés au sujet du terrain ici ?

– Du terrain ?

– Oui, à propos de minerai...

– De minerai ?

– Oh ! s'exclama Lolita, tu ne te souviens pas, Rosario ?

– Non...

– La lettre que nous avons reçue ?

– Ah ! oui ?

– Quelle lettre ? demanda Diane.

– Voici, expliqua Rosario. Le gouvernement de la province d'Acapulco nous a écrit, nous disant de ne pas nous inquiéter si un hélicoptère survolait nos villas pendant quelques jours.

C'était un relevé géologique qui devait se compléter.

– Et c'est tout ?

– Non. Quelques semaines après la venue de l'hélicoptère, deux géologues sont venus et ont passé une semaine environ à fouiller un peu partout sur les terrains.

– Ont-ils révélé leurs découvertes ?

– Non... Ils n'ont rien dit.

– Et ils sont repartis ?

– Oui.

– Ensuite ?

– C'est tout.

– Il y a combien de temps de cela ?

– Vaguement... quelques mois... six mois, peut-être ?

– Donc, pas longtemps avant le début des crimes...

– Oui.

– Et les crimes sont commis pour vous faire

évacuer vos maisons.

– Oui.

– Les choses deviennent beaucoup plus claires...

– Je ne vois pas comment... de quelle façon...

– Vous connaissez un dépommé Brados, en ville ?

Une grande lumière se fit sur le visage de Lolita.

– Brados. Un gros homme. Une Cadillac !

– Oui, vous le connaissez ?

– Moi, je le connais. Et toi aussi, Rosario.

– Oui, je le connais... Ce serait... ?

Mais Diane les interrompit.

– Attendez... Est-ce qu'il est déjà venu ici, Brados ?

– Oui, une fois.

– À quel sujet ?

– Vraiment, à aucun sujet particulièrement. Une visite... euh... sociale.

– Vous le connaissiez déjà ?

– Oui, un peu.

– C'est coutumier ici de rendre visite aux gens que l'on connaît à peine ?

– Oui... oui, ce n'est pas quelque chose d'extraordinaire.

C'était surtout Rosario qui répondait.

Lolita, elle, réfléchissait.

– Je me souviens d'une seule chose que Brados a dite ici...

– En rapport avec les inspections minéralogiques ?

– Non... non, pas tout à fait. À moins que vous y voyiez un rapport, vous.

Diane haussa les épaules.

– Moi, je vous avoue que je crois comprendre ce qui se passe, et pourtant il y a des mystères là-dedans qui m'échappent. Dites toujours ce que Brados déclarait ici...

– C'est plutôt une question qu'il posait...

– Laquelle ?

– Je me souviens, nous étions assis sur la terrasse, ici... Tu te souviens aussi, Rosario ?

– Oui, répondit son mari. C'était vers la fin de l'après-midi...

– Six heures à peu près. L'éclairage était magnifique. Les ombres déjà s'allongeaient...

Lolita se leva, alla vers la balustrade, s'y assit, songeuse...

– Plus j'y pense, plus je vois que cette remarque de Brados pouvait avoir du sens, dans le contexte de ce qui se passe aujourd'hui.

– Qu'a dit-il dit ? insista Diane.

– Nous causions tranquillement. À un moment donné, il leva les yeux, et se mit à examiner toutes les villas de la colline, l'une après l'autre, en commentant sur le charme, l'architecture et quoi encore de chacune. Puis il nous a demandé : « Tous ces gens sont heureux dans ces maisons ? Personne ne vendrait, n'est-ce pas ? Vous ici, partiriez-vous de cette villa ? »

– Et qu'avez-vous répondu ? demanda Diane.

– C’est moi qui ai répondu, précisa Rosario. Je lui ai dit que nous ne partirions pas pour un million de dollars américains. Que seul la force pourrait nous détacher de cet endroit.

– Et puis ?

– Il nous a demandé si les mêmes sentiments se retrouvaient chez les autres propriétaires de la colline.

– Vous lui avez dit que oui ?

– Et bien véridiquement. C’est en effet le sentiment que l’on retrouve chez tous nos voisins.

– Donc, conclut Diane, l’on peut dire qu’en partant d’ici, Brados avait acquis une certitude.

– Oui.

– La certitude que seule la force vous délogerait de cet endroit.

– Exactement.

– Et c’est pourquoi, fit Lolita, je dis que cet incident peut avoir un rapport avec ce qui se passe présentement... Puisque vous semblez croire que Brados a quelque chose à y voir.

- Oh ! croire est un grand mot, soupira Diane.
- Vous n'en êtes pas sûre ?
- Presque tous les Mexicains sont gros à l'âge de Brados et beaucoup ont un profil similaire. Et comme il y a plusieurs Cadillacs dans Acapulco...
- Mais tout à l'heure, vous disiez que...
- Je disais, précisa Diane, que certains événements me portent à croire que Brados pourrait – remarquez ce conditionnel – pourrait être l'homme que je recherche, mais je serais bien embêtée de prouver quelque chose...
- Ah ! oui, vous parliez d'un mystère... !
- Oui, rétorqua Diane d'un ton ferme, oui, le mystère. Un très grand mystère.
- Je ne comprends pas, dit Rosario.
- Vous semblez pourtant progresser dans la bonne voie, dit Lolita.
- Oui, c'est vrai. Mais le mystère, lui, quelqu'un peut-il m'y apporter réponse ?
- Quel est-il ? demanda Rosario.
- Des meurtres sont commis ici, un par soir !

Vous vous rendez compte ? C'est à la douzaine.
Et la police reste indifférente ?

– Sans oublier le Puma aux Pattes d'Or !...
s'exclama Lolita.

– Oh, ça, répondit Diane, c'est sans importance. C'est de la mise en scène. C'est fait pour épater les badauds et semer la frayeur chez vos gens... Non, essentiellement, c'est la question de la police qui reste le grand mystère. Que savez-vous de Brados ?

– Il passe pour un homme influent.

– Riche ?

– Il ne semble pas manquer d'argent.

– Ses affaires minières ?

– Personne n'en sait grand-chose.

– Et sa vie, ses origines, sa famille ?

– Il vit seul, il a un domaine fort important, des domestiques...

– Donc, il dispose de fonds assez considérables ?

– Cela semble bien évident.

– Et vous dites qu’il est influent ?

– Oui.

– Comment le savez-vous ?

— On le dit. C’est la rumeur publique dans Acapulco.

– Influent auprès de qui, en quel domaine ?

– Je répète ce qui se dit. Je ne saurais vous donner de détails...

Diane resta un moment silencieuse, réfléchissant.

Puis elle se leva d’un geste énergique.

– Voilà, il faut que je tire ce mystère au clair.

– La question de la police ? demanda Lolita.

– Oui.

– Que ferez-vous ?’

– La chose la plus simple, la plus élémentaire du monde. Je m’en vais voir le chef de police et lui poser des questions...

V

Le chef de police reçut Diane après l'avoir fait attendre quelques minutes.

C'était un homme mince, au visage hâve, bilieux, jaune, aux yeux cependant vifs et noirs, qui fixaient Diane sans qu'elle put y lire une expression.

L'entrevue allait être difficile, elle le sentit en entrant dans ce bureau.

Il s'agissait surtout d'impressionner cet homme.

De ne pas le laisser lui monter sur le dos, et prendre l'avantage dès le premier instant.

– Vous me pardonnerez d'avoir insisté pour vous voir, dit-elle d'une voix désinvolte, mais la chose était importante.

L'homme s'inclina sans sourire, sans tendre la main à Diane.

Il restait debout derrière son pupitre, attendant qu'elle se soit assise.

Diane prit place devant lui, jouant la fille très à l'aise.

Elle avait un tailleur de Dacron, qui la moulait d'une façon fort peu orthodoxe.

Sintrava, le chef de police, n'avait sûrement pas été sans le remarquer.

Il ne le faisait certes pas voir, cependant.

– Vous dites que vous avez des raisons importantes de me voir ? demanda-t-il.

– Pas des raisons, une seule.

– Oui ? Laquelle ?

– Puis-je m'identifier ?

Elle prit dans son sac sa carte de l'Interpol et la tendit à Sintrava.

L'homme contempla longuement le carton, mais sans que son visage n'exprimât la moindre surprise, la moindre émotion.

– Mon nom, demanda Diane, vous est connu, n'est-ce pas ?

– Certainement.

Rien de plus. La constatation brève.

– Voici pourquoi je viens vous voir. Pour des raisons que je puis expliquer immédiatement, je suis intéressé aux assassinats qui se commettent tous les soirs sur la colline.

Sintrava montra la première émotion depuis le début de l’entrevue.

Il releva la tête et regarda un moment Diane en plein dans les yeux.

– Pourquoi vous mêlez-vous de cette affaire ?

– Je vous expliquerai la chose un jour. Pour l’instant, il est essentiel que je ne donne aucun détail...

Elle mentait mais elle avait besoin d’impressionner cet homme.

Surtout, il fallait qu’il conçoive de la frayeur à la pensée qu’une organisation internationale comme Interpol s’intéressa à ces crimes.

Sintrava parut réfléchir et prendre une décision.

Il se laissa glisser dans son fauteuil, un sourire qui était plus un rictus qu'autre chose lui apparut sur les lèvres.

« Diable, songea Diane, il joue à être affable et ça ne lui réussit pas. »

– Ainsi, continua Sintrava, l'Interpol s'intéresse à ces crimes ?

– Indirectement peut-être, mais suffisamment pour que je m'y intéresse moi aussi.

– Quelle est l'étendue exacte de votre intérêt ?

– La question est peut-être indiscreète.

– Je ne crois pas.

– Peut-être, mais vous avez un désavantage.

– Je voudrais bien savoir lequel.

– Vous êtes le chef de police, ici, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous disposez d'un personnel adéquat ?

– Oui. Pourquoi le demandez-vous ?

– Ne comprenez-vous pas ?

- Non.
- C’est le premier item de votre désavantage.
- Je ne vous suis pas du tout.
- En plus de ce personnel de quoi disposez-vous ?
- En quel sens ?
- Vous avez un laboratoire, de l’équipement, des spécialistes ?
- Oui, naturellement.
- Ces facilités sont appliquées à la solution des crimes ?
- Mais oui.
- Toujours ?
- Oui, toujours.

Diane sourit.

- Toujours, Señor Sintrava ?
- Évidemment.
- Mais pas dans le cas des crimes sur la colline.

Le chef de police resta immobile.

Il fixait Diane de son regard impassible.

– Mais pas dans le cas, répéta énergiquement Diane, des crimes sur la colline !

– Mes hommes... commença faiblement Sintrava.

Mais Diane l'interrompit.

– Vos hommes, dit-elle, n'ont rien fait. Il a été tué une personne par soir. En tout autre pays, en toute autre circonstance, une pareille boucherie aurait reçu la publicité mondiale. On en parlerait partout, dans toutes les capitales.

– Nous lavons notre linge sale en famille, dit le policier sèchement.

– Oui ? Je vous approuverais, Sintrava, si vraiment vous laviez ce linge sale. Mais vous ne le lavez pas, voilà. Les crimes continuent.

– Nous avons fait ce qui était en notre pouvoir ! s'exclama l'homme. Cette colline est grande. Il faudrait deux cents, trois cents hommes pour en surveiller tous les abords.

– Vous croyez ?

– Oui. Naturellement, je n’ai pas ce personnel. Lorsque j’ai envoyé deux ou trois hommes pour surveiller, vous comprenez bien qu’ils n’aient rien vu, rien entendu !

– Voulez-vous que je vous raconte quelque chose de bizarre ?

– Si vous voulez, oui.

– La nuit dernière, toute seule, sans l’aide de deux ou trois cents hommes, j’ai découvert qui était l’instigateur de ces crimes.

Sintrava se mordait la lèvre du bas.

Il était certain que les paroles de Diane l’intéressaient.

Et bien plus, que la logique ainsi étalée ne lui plaisait pas du tout. Quelles qu’aient été ses intentions, il avait probablement cru qu’en sa qualité de chef du corps policier, il pouvait négliger ses critiques. Et aussi, comme il revenait à Diane présentement, comment expliquer l’inaction de la police, appuyée de l’inaction et du silence des journaux ?

Car le point était bien là : l’indifférence

accompagnant les assassinats pouvait se situer chez le chef de police seulement qu'il n'y avait là pas de grand problème. L'homme y trouvait son avantage. Malhonnête, il était payé pour son indifférence.

Mais les journaux ?

Et, en conséquence tout aussi directe, les gouvernants de cette province mexicaine ? Plus particulièrement les autorités immédiates, les supérieurs de Sintrava ?

Voilà qui rendait le mystère plus confus.

Et pour corser encore la situation, voilà que Diane crut déceler sur le visage du chef de police non de l'inquiétude ou de l'angoisse mais de la peur.

Or, il eut été normal d'y voir de l'inquiétude, puisque l'ingérence de l'Interpol dans l'affaire pouvait grandement ébranler la situation de Sintrava.

L'angoisse eut été aussi un réaction normale.

Mais la peur ?

Pourquoi avoir peur ? Cela supposait sans

aucun doute que Sintrava était, depuis l'arrivée de Diane dans son bureau, pris entre deux feux.

Donc, l'homme était dominé par quelqu'un. Il obéissait à des ordres. Et ces ordres comportaient quelque terrible menace. L'arrivée de Diane provoquerait la réalisation de ces menaces, probablement. Et voilà pourquoi il avait peur.

Mais quelles menaces ? Quels ordres ?

Simplement ceux de fermer les yeux sur les crimes ?

Ou des ordres plus compliqués encore ? Plus dramatiques ?

– Vous avez entendu ce que j'ai dit, répéta Diane. Toute seule, en moins de deux heures, et par les moyens les plus simples, j'ai pu identifier celui qui menait l'assassin sur les lieux, et selon toute apparence lui donnait des ordres.

Sintrava ne disait toujours rien.

– N'importe quel constable de troisième ordre aurait réussi la même chose. J'ai raisonné qu'il était fort possible que le meurtrier vint sur la colline par le chemin, tout simplement par le

chemin. Je me suis postée là, et en effet, deux heures plus tard, une Cadillac arrivait, portant Brados, et celui que je dois supposer était l'assassin... C'est tout.

Sintrava tentait de dissimuler ses mains.

Mais Diane perçut le tremblement qui les agitaient.

L'homme souffrait de panique !

– Et voilà, continua Diane inexorablement. En deux heures, je tenais mon premier suspect. Vous auriez pu faire la même chose, il y a trois semaines. Il fallait que Brados soit absolument sûr de l'impunité puisqu'il se cachait à peine et conduisait le meurtrier jusqu'au lieu presque du crime...

Sintrava haussa les épaules. Mais son geste, nerveux, imprécis, faisait pitié.

– Tout ceci n'est que conjecture, dit-il d'une voix blanche. Vous dites avoir vu Brados ?

– Oui.

– Mais avez-vous la preuve absolue, la preuve légale, irréfutable, qu'il a commis ou fait

commettre ces crimes ?

– Si je l’avais, agiriez-vous en conséquence ?

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire, le feriez-vous arrêter ?

– Il me faudrait des preuves très fortes.

– Et vous ne ferez rien de votre côté pour aller chercher ces preuves ?

– Que voulez-vous dire ?

– Il serait facile que vous établissiez une surveillance autour de Brados, que vous sachiez ce qu’il fait, ses moyens de vivre, ses ambitions. Peut-être découvririez-vous un mobile.

Sintrava essaya d’un sourire railleur, pas mieux réussi que les autres gestes depuis cinq minutes.

– La seule logique détruit tous vos arguments, dit-il.

– Ah ! oui ?

– Certainement. Arrêtez-vous à réfléchir ? Pourquoi Brados ferait-il assassiner des domestiques dans des villas ?

Diane se leva.

Elle était très calme et la phrase qu'elle prononça tomba dans le silence du bureau comme une masse.

– Quelqu'un pourrait-il me dire pourquoi le rapport des relevés géologiques accomplis dans la colline n'a jamais été communiqué à la population ?

Cette fois, Sintrava devint pâle.

Chez lui qui était si jaune, la pâleur était grise. Son visage devint effrayant à voir.

Mais il ne répondit pas.

– Je vous ai fait cette visite aujourd'hui, fit Diane. C'est ma première. Je commence une enquête. Non pas sur les crimes eux-mêmes, mais sur la raison pour laquelle personne ici n'a semblé intéressé à trouver le coupable.

Elle bluffa, car elle voyait bien que c'était le seul moyen de semer la panique chez ces gens. Et, en panique, ils commettraient probablement l'erreur permettant à Diane de bondir et de gagner la partie.

– Il arrive que l'un des morts était un agent de l'Interpol.

Sintrava sursauta puis se raidit.

– Or vous savez que l'Interpol ne peut tolérer qu'un de ses agents soit tué sans exercer de représailles. Voilà pourquoi l'on m'a confié l'enquête... Vous ferez ce que vous voudrez, mais dussé-je aller jusqu'à une cour internationale, les coupables seront punis.

Et elle ajouta, comme dernière flèche vers Sintrava :

– Il y a, dans la colline, et dans la ville ici, des intérêts américains et Européens très puissants. Prenez garde de soulever leur colère. Vous avez affiché une indifférence qui a fort bien servi les intérêts de Brados. Mais si toute l'affaire va jusqu'à la Giadad Mejico, je ne donnerais pas cher pour votre sécurité à vous, non plus, que pour celle des directeurs de journaux locaux. Et je n'oublie pas les politiciens...

Elle se dirigea vers la porte, mais avant de sortir, elle ne put résister à la tentation qu'elle

avait de jouer des cartes encore plus directes. Elle se tourna donc vers Sintrava, et lui lança comme flèche de Parthe :

– Qu’y a-t-il dans cette colline, monsieur le chef de police, un riche dépôt d’uranium ?

Puis elle passa rapidement la porte.

Sintrava lui, s’épongeait nerveusement le front où perlaient des gouttes de sueur froide.

VI

Sortie des quartiers-généraux de la police, Diane fit en sorte de se perdre prestement dans la foule.

C'était la fin de l'après-midi, tout Acapulco était sur la rue.

Il lui fut facile de partir vers la gauche, vers la mer, de se mêler à la foule, de se faufiler dans un magasin par une porte et en sortir par l'autre, en un mot de déjouer tout poursuivant que Sintrava aurait pu assigner à ses trousses.

Elle n'avait qu'un but : revenir sans être vue, de l'autre côté de la rue en face des quartiers-généraux.

Il y avait là un grand café, dont la terrasse avait cet avantage d'être à demi-surmontée d'un grand auvent. Des coins d'ombres, au fond, permettaient à Diane de surveiller l'édifice en

face.

Elle réussit la manœuvre sans encombre.

Passée maîtresse dans l'art de dépister quiconque tentait de la suivre, elle put se glisser à la dernière table au fond, bien appuyée sur le mur. Elle commanda une consommation, et fixa la bâtisse où probablement le dénommé Sintrava passait par les phases les plus énervantes de l'angoisse.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Les prévisions qu'elle avait faites étaient justes.

Sintrafa n'avait pas perdu un instant. Et démontrant qu'il était un bien piètre policier, il avait probablement communiqué subito avec Brados.

Comme résultat, Diane, au bout d'à peine dix minutes d'attente, vit arriver Brados dans sa Cadillac.

Aussi vite que cela lui était possible, Brados se hâta vers l'intérieur des quartiers-généraux.

Diane n'avait aucun doute qu'il allait

s'enfermer avec Sintrava et que serait discuté ce nouveau développement, sûrement grave, concernant l'ingérence de cette certaine Diane Roy, la Belle Aventurière, que l'on eût probablement voulu à dix mille milles de là.

*

Et en effet, dans le bureau de Sintrava, le temps était à l'orage.

Brados marchait de long en large, comme un animal captif.

– Imbécile, jetais-il à Sintrava. Triple idiot. Fils de putain !

– Holà !

– Je t'ai dit hier que cette fille était à Acapulco, non ?

– Oui, tu me l'as dit.

– Je t'ai dit que mon plan était prêt ?

– Oui.

– Que j’y verrais ?

– Oui.

– Je t’ai dit qu’elle ne pourrait nuire
longtemps ?

– Oui.

– Et tout de même elle arrive ici et tu la
reçois ?

– Mais... je ne pouvais faire autrement !

– Non ? Pourquoi ?

– Elle demandait à me voir.

– Tu ne pouvais te dire occupé ? La faire
revenir demain ?

– Je ne voulais pas éveiller ses soupçons.

– Non ?

– Non.

– Mais maintenant, tu dois admettre que des
soupçons, elle en a plus que jamais ?

– Évidemment, la discussion n’a pas été facile.
Elle en sait trop.

– Elle en supposait trop, mais toi, avec ton air,

tu as probablement tout confirmé ce qu'elle soupçonnait.

– Je te dis qu'elle en savait beaucoup !

– Et moi je te dis qu'elle soupçonnait la plus grande partie sans cependant le savoir.

– La recevoir demain, qu'est-ce que ça changeait ? Soupçons confirmés aujourd'hui, soupçons confirmés demain, c'est du même au pareil.

– Tu crois ? Tu n'as pas pensé à une chose. Demain, elle ne serait pas revenue.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, selon mon plan, demain elle aurait été morte.

– Quoi ? Pas elle ? Tu joues avec le feu, Brados.

– Tu crois ?

– Oui, je le crois.

– Elle est aussi vulnérable que n'importe qui...

– Peut-être, mais tu ne sais pas une chose.

– Laquelle ?

– Sais-tu pourquoi elle fait enquête sur les crimes ?

– Non.

– L'une des victimes était un agent de l'Interpol.

Du coup, Brados pâlit affreusement.

Que racontait là Sintrava ?

– Et alors, dit-il. Il tentait de se prendre un ton désinvolte, mais ça ne lui réussissait pas.

– Et alors Diane Roy a été chargée de faire enquête.

– Ouais, c'est moins drôle.

– Nous avons l'Interpol dans les jambes. Tu sais ce que ça veut dire ?

– Raison de plus que tu n'aurais pas dû la recevoir.

– Viens-tu fou ?

– Raison de plus qu'elle aurait dû être tuée aujourd'hui même.

– Mais pourquoi ? Pourquoi risquer autant ?
Tuer un AUTRE agent de l'Interpol ? Tu n'y penses pas ?

– Oui, la tuer pour une raison vitale...

– Je ne te comprends pas, Brados !...

– Crois-tu que nous allons tout perdre au moment même où tout semble aller si bien ? Sais-tu que les gens des villes sont presque tous décidés à partir ? Sais-tu que d'ici quinze jours, la plupart des villas seront à vendre ?

– Je le sais.

– Et qu'un mois plus tard nous serons TOUS millionnaires ?

– Je le sais.

– Et nous allons reculer ?

– Je sais tout ça, Brados. Mais nous risquons notre peau. Si l'Interpol agit par l'entremise de Mexico City, serons-nous plus avancés ?

– Non, peut-être, mais il est encore temps d'empêcher que de telles choses se produisent.

– Comment ferais-tu ?

– Surtout, il faut empêcher que Diane Roy fasse un rapport.

– Ah ?

– Si elle câble les détails à ses chefs, il sera bien inutile de la tuer, car ils pourront reprendre l'enquête au point où elle aura été laissée. Et, de plus, avec l'esprit de vengeance. Mais si elle n'a pas communiqué avec ses chefs ?

– Je ne vois pas... C'est la même chose, puisqu'elle a été envoyée ici.

– Pas du tout. Elle meurt, disons, d'un accident. D'un pur accident. Ils ne se douteront de rien.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr.

– Et après ?

– Ils recommenceront l'enquête.

– Voilà !

– Mais cette fois, nous serons sur nos gardes...
Le visage de Sintrava reprit un peu d'espoir.

– Je commence à voir ton jeu....

– Étant sur nos gardes, pas d'erreur commise...

– Oui, oui....

– Ces jours derniers, je me berçais d'illusions.

Je ne prenais aucune véritable précaution. C'était bien moi qui allais imaginer la présence ici d'un agent de l'Interpol.

– C'était loin de mon idée aussi, admit Sintrava.

– Donc, partant de ça, je ne faisais pas attention...

– Tu parles.

– Mais là ? Là, mon cher Sintrava, je suis un homme averti. Or, Diane Roy meurt d'un accident. Mais nous continuons notre jeu, mais avec finesse. Quand un autre agent de l'Interpol viendra ici, il devra commencer au commencement, et la piste sera bien difficile à trouver....

– Tu as raison !

– Dès que nous possédons les villas, nous

revendons tu sais à qui et tu sais combien. Avec nos millions, nous prenons la poudre d'escampette. Moi, je sais que je file au Brésil. Et toi ?

– Quelque part par là...

– Et les autres aussi. Aucune trace ne reste et nous avons de l'argent pour vivre jusqu'à la fin de nos jours...

– Brados, tu es un génie.

– Oh ! fit modestement Brados, pas un génie. Disons que j'ai du talent pour ces choses.

– Plus que j'en ai, c'est certain.

– Reste une difficulté...

– Laquelle ?

– Diane Roy. Je souhaite qu'elle ne soit pas, dans le moment même, à envoyer son rapport.

Mais Sintrava eut un sourire discret.

– Non.

– Tu sembles en être sûr ?

– J'en suis d'autant plus sûr que je sais où est

Diane Roy dans le moment.

– Ah ! oui ? Où ça ?

– Viens avec moi.

Il amena Brados jusqu'à la fenêtre.

– Regarde, dit-il.

Il lui montrait la terrasse du café d'en face. Au fond, ils pouvaient tous deux fort bien distinguer Diane assise là.

– Voilà où elle est, dit Sintrava. Elle a voulu savoir si je t'appellerais et si tu viendrais. Elle a maintenant la preuve de notre complicité.

– Tu le savais ? demanda Brados, et tu m'as téléphoné quand même de venir ici te voir ?

– Au moment où j'ai téléphoné, je ne le savais pas. Quand je l'ai aperçue assise là, il était trop tard. Je t'ai rappelé mais tu étais déjà parti.

– Imbécile...

Sintrava haussa les épaules.

– Le seul point où je suis d'accord avec toi, c'est que Diane meure, et au plus vite.

Brados tira de sa poche un revolver allemand à long canon. Soigneusement il visa Diane à travers les lames des stores vénitiens.

– Tu es fou ! s'écria Sintrava. Voilà maintenant que c'est toi qui perds la tête.

– Il faut qu'elle meure....

– Tu as dit toi-même que sa mort devait être un accident. De la tirer comme ça... Sans compter que n'importe quel détective peut déduire que la balle est venue d'une fenêtre de mon bureau.

À regret, Brados baissa son arme.

Il revint vers le pupitre de Sintrava.

– Il faut que je m'occupe de cet accident tout de suite. Nous n'avons pas un instant à perdre...

Machinalement, il revint vers la fenêtre.

– Elle n'est plus là, s'écria-t-il. Elle est partie !

Les deux complices durent se rendre à l'évidence. Diane n'était plus assise à la table du café !

Ce qu'ils ne savaient pas, cependant, c'était qu'elle n'était pas loin. Elle était entrée dans

l'établissement, s'était munie de pièces de monnaie en quantité nécessaire. Et assise dans la cabine téléphonique, elle commençait une série d'appels, à Mexico City surtout, tant aux bureaux du gouvernement qu'au bureau de l'Interpol.

Elle avait eu le temps de réfléchir. Et tout le complot de Brados, de Sintrava, et sûrement de plusieurs autres personnages influents de cette ville, lui apparaissait soudain très clair. Or, les lois du Mexique sont sensiblement les mêmes que les lois américaines. Et les offices gouvernementaux tiennent à la disposition du public la plupart de leurs documents. Diane téléphona donc au ministère des Mines. Puis ensuite à certains officiers de la police fédérale mexicaine. Puis au bureau de l'Interpol.

Sûre que personne ne songerait à venir la chercher dans un café droit en face des quartiers-généraux de la police, elle s'installa sur une banquette tout au fond, caché par deux colonnes.

Et elle attendit le résultat de ses appels.

À sept heures, alors que – selon la routine habituelle au Mexique, – les bureaux se

préparaient à fermer, vingt-cinq agents fédéraux, assistés de cinq agents de l'Interpol, descendaient en trombe sur les quartiers-généraux de la police.

D'autres agents faisaient irruption dans les bureaux de direction des journaux. Et Brados, lui, fut pris comme un rat dans son étroit bureau.

À huit heures, le raid était complété.

Sous bonne garde, dans les cellules de la police municipale se trouvaient une dizaine de complices, et à neuf heures, le processus d'interrogatoire débutait.

Ce ne fut pas tellement long.

La plupart des inculpés étaient des criminels amateurs.

Même si Brados, criminel habituel, résista avec succès aux pressions exercées sur lui, les dénonciations de ses complices, et en particulier Sintrava, suffisaient amplement à l'inculper comme chef de la bande.

L'idée venait de lui, les crimes avaient été commis sous ses ordres et c'est lui qui restait le pivot de toute l'affaire.

À cinq heures du matin, quand il fut mis en face de toutes les dénonciations, Brades avoua.

Et dès sept heures du matin, la bande au complet était amenée devant un juge, inculpée formellement, et incarcérée sans espoir d'une caution ou d'un bref d'habeas corpus.

La terreur du Puma aux Pattes d'Or, fruit de l'imagination de Brades, et instrument de sa cupidité, était terminée.

VII

Avec Rosario et Lolita, ce même jour, Diane dut éclairer l'histoire.

Ni l'un ni l'autre n'en avait soupçonné l'ampleur et il faudrait les révélations sensationnelles des journaux de la capitale pour que tout le complot soit exposé au grand jour.

Le tout originait des relevés géologiques.

L'on avait découvert que cette colline heureuse où se situaient de paisibles villas, contenait l'un des plus riches dépôts d'uranium de l'Amérique du Nord.

Brades, curieux, fureteur comme une belette, avait mis la main sur le renseignement avant que celui-ci ne parvienne aux journaux.

Agissant à toute vitesse, il avait vite conçu le plan de mettre la main sur cette colline. Pour ce faire, il fallait des complicités. Il avait

donc fait miroiter les millions aux directeurs des deux journaux. Puis au chef de police, et à deux ou trois politiciens véreux, mais influents.

Partant de ce principe, il fut convenu que tout d'abord l'on empêcherait la nouvelle de se répandre. Cela fut relativement facile. Puis, l'on sonda un peu les propriétaires des villas. Il fut constaté qu'à moins de faire partager ces gens dans le magot, il ne serait pas possible de les déloger.

Quant au partage, il était tout simplement impensable.

Restait une solution : les déloger par d'autres moyens.

Tous les moyens légaux, municipaux, politiques, furent étudiés, et aucun n'apparut possible.

À mesure que le terme passait, cependant, chaque complice de cette combine s'engageait un peu plus avant dans l'illégalité.

Seul et de son propre chef, Brados conçut la terreur du Puma aux Pattes d'Or. Il mit la chose

en branle, sans en rien dire aux complices.

Lorsque le premier crime fut accompli, il les réunit et les mit en face de la dure réalité. Maintenant ils étaient tous également coupables de ce meurtre. Quoiqu'ils tentent pour leur défense, le fait brutal demeurait. Brados les tenait. Il put donc ordonner que les crimes continuent. Et, en effet, aucun des complices ne se résigna à abandonner les millions en perspectives. Malgré que la plupart n'étaient pas des criminels et encore moins des meurtriers, la cupidité les retint de faire un esclandre.

Et ainsi, chaque jour, le plan les plongeait toujours plus creux dans le crime. De fraudeur, ils étaient devenus des assassins.

Mais le plus intéressant de l'affaire, c'était que dans tout ceci, seul Brados allait toucher la galette. Déjà le plan du gros bandit était prêt, et il était habile. Venu le jour de l'évacuation des villas, Brados empêchait tout. Il avait à date presque complété les transactions avec un consortium américain, à l'insu de ses compagnons. C'est Brados qui allait être

millionnaire, c'est lui qui allait fuir en Amérique du Sud. Ses complices, eux, seraient restés là, pas plus riches qu'auparavant, et bien incapables de dénoncer Brados. C'était habile, et n'était que Diane avait eu le flair de commencer son enquête, le coup aurait réussi...

– Ainsi, donc, dit Lolita, cette colline renferme une fortune.

– Le consortium américain était prêt à l'acheter pour douze millions de dollars !

– Voilà, dit Rosario. Et je crois que pas un d'entre nous ne va refuser l'aubaine. Il y a d'autres endroits sur la terre au site tout aussi merveilleux. Nous allons vendre à ce consortium, et nous pourrons aller habiter quelque magnifique endroit ailleurs. À Taormina en Italie, par exemple...

– Ou la Côte d'Azur... fit Lolita.

– Qu'importe, conclut Rosario... Et à vous, Diane, nous réservons une part intéressante de ce magot.

– À moi ?

– Mais oui... Sans vous, nous n'aurions rien touché. Il n'est que juste de vous offrir un pourcentage... Et comme les autres propriétaires penseront exactement comme moi, vous aurez vécu des vacances à Acapulco...

– Oh, des vacances, fit Diane.

– Qui vous auront rapporté presque la fortune !

– Et, conclut Lolita, comme maintenant la paix est revenue et que rien de tout cela ne se produira avant quelques semaines encore, vous allez rester ici avec nous, et ces vacances qui ont menacé de ne pas se produire, vous les vivrez finalement. Ça vous va ?

*

Mais ça n'allait pas à Diane.

Ça n'allait pas à Diane parce qu'en rentrant chez les Albeniz, après l'interrogatoire des bandits, elle avait trouvé un radiogramme qui l'attendait.

Un étrange message.

Un message qui la laissait songeuse.

C'était de Tahiti que venait ce radiogramme.

Il avait été renvoyé du bureau de l'Interpol, à Paris.

Et il était signé : Claude Levois.

Diane avait peine à se souvenir de ce Claude Levois, connu autrefois, en France, et qui devait être un homme d'environ quarante ans. Que faisait-il ? qui était-il vraiment ? elle n'arrivait pas à s'en souvenir.

Et le message ne lui en apprenait pas davantage.

Le texte était pourtant troublant, attirant aussi.

Le trésor de Cook ne sera jamais trouvé tant que le Huaho sera à bord de ma goélette : seule Diane la belle aventurière peut affronter et vaincre le Huaho ; nous amarrons à Papeete pour trois mois et j'attends de vos nouvelles : je vous ferai riche, si vous n'avez pas peur du Huaho.

Diane lut et relut plusieurs fois le message.

Et chaque fois, elle était un peu plus intriguée.

Y avait-il, à Papeete, une aventure extraordinaire à vivre ? Un Huaho, qu'est-ce que c'est ? Mais plus encore, ce trésor de Cook ?

Les mers du sud, le soleil immuable, les eaux bleues du Pacifique, le balancement d'un schooner...

Elle se sentait attirée. Tout en elle appelait la bizarrerie de cette vie, sa différence avec toute autre vie au monde.

Ce fut donc sans hésiter, le lendemain, qu'elle adressa un radiogramme à Claude Levois, sur les quais de Papeete, à Tahiti.

Par avion je me rends le plus vite possible ; je n'ai jamais eu peur de rien, d'un Huaho encore moins.

Et déjà, Diane songeait au titre que pourrait prendre cette aventure, si jamais elle écrivait ses mémoires. Elle l'appellerait LE TRÉSOR DE COOK... ou serait-ce mieux d'y ajouter en sous-titre : BATAILLE CONTRE LE HUAHO ?...

Cet ouvrage est le 496^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.